— Dans les derniers jours de la semaine dernière, un officier supérieur de l'amirauté, s'est rendu à la Baie de Béchik, aux Dardanelles, pour complimenter l'amiral Parker, commandant de l'escadre anglaise.

— Salih pacha, général d'artillerie qui commandait à Monastir, est arrivé hier à Constantinople par le bateau à vapeur ottoman *Sawi-Bahri*, venant de Salonique.

— Fezzoulla éfendi, capoudji-bachi, vient d'être désigné pour conduire la prochaine caravane qui doit accompagner les pèlerins qui se rendent tous les ans à la Mecque.

— M. le chevalier A. Testa, chargé d'affaires de Suede et Norwége, vient d'être chargé, par un mandat spécial du roi de Danemark, de la gestion des affaires consulaires danoises auprès de la S. Porte.

— Le gouvernement impérial ayant jugé nécessaire de rétablir le poste de premier secrétaire à la légation ottomane de Paris, qui n'existait plus depuis quelques années, Iliza bey, membre du bureau de traduction de la Porte qui se trouve pour quelques jours encore à Constantinople, vient d'être chargé de ces distributions et élevé au rang de fonctionnaire de seconde classe.

— Le gouvernement impérial vient de faire une concession de terres à M. de Lamartine qui désire se fixer dans l'Empire Ottoman. Cette concession gratuite, d'une étendue de plus de 3.500 hectares, est située à quelques lieues de Smyrne. Cette propriété a tous les bâtimens nécessaires à son exploitation : elle est en plein rapport.

L'acte a été signé le 3 de ce mois par le Grand-Vézir, d'une part, et par M. Rolland, ex-représentant du peuple à la dernière Constituante, d'autre part.

— Nous avons annoncé, il y a quelques mois, que le gouvernement impérial avait autorisé l'établissement d'un moulin à vapeur à Smyrne, qui se fonde par actions. Depuis lors, les travaux de construction et autres de cette usine sont poussés avec toute la célérité possible, et dans trois mois, on espère qu'elle sera en pleine activité. S. M. le Sultan, qui a bien voulu saisir cette occasion d'encourager les entreprises utiles, vient de prendre plusieurs actions. Dans cette manifestation de la protection impériale, les fondateurs du moulin à vapeur trouveront un puissant motif d'émulation, et l'on peut prédire dès-lors que les sacrifices qu'ils font, auront leur récompense dans le succès de cette entreprise.

— Par les lettres que nous avons reçues de nos correspondans, nous apprenons que la levée du contingent annuel des troupes s'est faite jusqu'en les points de l'empire avec le plus grand ordre, et particulièrement dans le Kurdistan, contrée qui est entrée une des dernières sous le régime du *tanzimat*. Partout les jeunes recrues ont mis le plus grand empressement à obéir à la loi du recrutement.

— Jeudi dernier, vers midi, la frégate à vapeur de l'état, le *Mehidié*, a chauffé pour Varna, avec 1,500 soldats.

— Avant-hier vendredi, le bateau à vapeur anglais le *Tartarus*, a quitté notre port en prenant la direction de la Mer-Blanche.

— Le bateau à vapeur anglais, l'*Erin*, arrivé hier de Trébisonde, avait à bord une centaine de soldats.

— Le bateau à vapeur de l'état l'*Emeri-Hadid*, arrivé jeudi dernier de Smyrne, avait également à bord une centaine de soldats.

— Le même jour, le *Taif*, est arrivé de Trébisonde avec 400 hommes de troupes.

— Un brick sur lest, sous pavillon hellénique, dont le nom nous est inconnu, a fait naufrage ces jours derniers sur les côtes de Silivrie.

— Au moment de mettre sous presse, le courrier de Vienne n'est pas encore arrivé. On doit attribuer ce retard au mauvais état des chemins par suite des dernières pluies.

— M. le Docteur E. Cipriani, ancien répétiteur des opérations chirurgicales, professeur de clinique oculistique à l'école de médecine de Florence, venant de fixer sa demeure à Constantinople, se fait un devoir d'annoncer qu'il donnera, ainsi qu'il le faisait dans son propre pays, des consultations les lundi, mardi, vendredi de chaque semaine, d'une à trois heures de l'après-midi. Il est sous-entendu qu'il donnera ses conseils et fera toute sorte d'opérations aux pauvres sans aucune rétribution. Le Dr. Cipriani demeure à Péra, rue Doudou-Odhalar, près du palais d'Angleterre.

— Samedi de la semaine dernière, un garçon de caisse porteur d'un sac de 3,500 P. du G. S. et accompagné du chef d'une des grandes maisons de commerce de Constantinople, s'est vu enlever cette somme, égal-ment en plein jour, à l'entrée du nouveau pont, bien qu'il s'y trouve un corps de garde, ce qui prouve l'audace du voleur.

— Dans le courant de la semaine dernière, un horloger de Galata se rendait chez un de ses amis, pour y mettre en sûreté une caisse de monnaie. Il traversait le cimetière musulman de Yéni-Djami, il fut assailli tout d'un coup par quelques malfaiteurs qui lui enlevèrent la caisse après lui avoir donné un coupde couteau. Mise sur la trace de ces voleurs, la police est parvenue à les arrêter.

— Mercredi dernier, dans la nuit, des voleurs se sont introduits dans un des magasins de Yéni-Khan, et ont enlevé une somme considérable d'argent et une grande quantité de marchandises. Après deux jours de recherches, la police a opéré l'arrestation de ces malfaiteurs, qui, depuis très peu de temps, avaient loué une chambre dans l'intérieur de ce Khan pour mieux réussir dans leur criminel projet.

— Vendredi dernier, un malfaiteur s'est approché d'un domestique qui a enlevé sa montre. Les hommes du poste militaire des Quatre-rues sont arrivés trop tard pour arrêter le voleur.

(Correspondance particulière.)

ALEP, 15 *octobre.* — Dans le N° 483 de votre estimable journal, à la troisième page, article *Syrie*, on y trouve insérée la narration avec quelques détails, du concile patriarcal grec, qui, par ordre du ministère de l'Intérieur Moslem, patriarche catholique de cette nation, s'assembla dernièrement à Jérusalem. La narration toute entière, outre son inexactitude, portant le cachet de la malveillance, vous êtes prié M. le rédacteur, de vouloir bien publier quelques quelques lignes, pour que la justice et de vérité, on des membres du dit concile juge plus que raisonnable de vous envoyer.

Pour réponse au 1er paragraphe, la prétention qu'on attribue au patriarche d'avoir voulu ôter le titre d'Archevêque au siége épiscopal de Sour, appartenant à celui d'Alep, qui possède de temps immémorial, est de toute inexactitude. C'est au contraire l'archevêque de Sour qui avança la prétention et protesta, en demandant à siéger sur l'archevêché d'Alep. Mgr Démitrios, archevêque d'Alep, qui en possède le titre, qui lui donne droit de supériorité sur le siége de Sour, conformément taux *Jakicanchs* grecs anciens et modernes, et aux usages constamment établis dans tous les conciles patriarcaux depuis les temps les plus reculés. Aux pièces présentées par Mgr Démitrios, l'archevêque de Sour ne put en opposer d'autres, et, sur la déclaration qu'il fit de vouloir en référer au saint siége à Rome, le concile s'abstint de tout jugement; seulement les deux parties envoyèrent leurs titres à Rome pour recevoir une solution définitive. Du reste Mgr Mazloum a toujours reconnu, dans ses relations hiérarchiques, au chef du diocèse de Sour le titre d'Archevêque.

2° Mgr Mazloum n'a pas, comme le dit la correspondance, mis des impositions annuelles sur les couvents, prêtres, curés grecs, bien qu'il en ait le droit, et que ce soit une pratique adoptée par les évêques latins et les patriarches et non catholiques; les actes du concile sont là pour répondre hautement à de pareilles faussetés.

3° Il n'est pas vrai non plus que des désaccords et des dissensions se soient élevés au milieu du concile, dans la discussion au sujet du siége de Sour. Mgr Mazloum a toujours pitié et incendié dans la dernière révolution du Liban par les Druses. On décréta sa reconstruction, mais à un autre endroit, loin des dévastations et des horreurs de la guerre; en attendant on décida d'un plein accord qu'on continuerait à loger les élèves dans le palais patriarcal de Jérusalem. Telle fut la décision adoptée sans dispute ni mauvaise humeur.

4° C'est également une triste invention que l'intention qu'on attribue au patriarche d'avoir voulu enlever à Mgr Théodosios le siége de Saïda, pour le donner à Mgr Maxloum, évêque du palais à Jérusalem, et délégué du patriarche en Palestine; injustice ou innovation qui ne fut ni discutée, ni même rêvée par aucun des membres du concile.

5° En ce qui concerne la discussion soulevée à propos du Couvent de St. Simon, voici la vérité: Monseigneur Mazloum n'a pas cherché à détacher ce Couvent du Diocèse de Beyrout; mais seulement on fit observer, que ce Couvent avait été bâti et meublé aux frais de la nation grecque, et que l'intention du défunt Mgr. Kerufi, evêque de Beyrout, était de le convertir en collége, au bénéfice de la nation même. Mgr. l'Evêque de Beyrout n'ayant pas voulu adhérer à un projet si avantageux pour l'éducation de ses coreligionaires, et réaliser l'idée si sage de son prédécesseur, on y renonça; et d'un commun accord on résolut de placer le collége latin, où le sera encore plus de *Gibel* depuis des siècles est séparé de celle de Beyrout, qui a pour confins le fleuve de *Nar-el-Kelb*.

Voici le véritable fond des discussions en général soulevées dans le concile Patriarcal de Jérusalem. Mais si l'on est étonné de voir ainsi altérer la vérité, on le sera encore plus en sachant que, contrairement à tout ce qu'affirme la correspondance sur le refus de six évêques de reconnaître et signer les actes du concile, il est de notoriété publique qu'ils furent discutés en toute liberté d'opinion, et agréés et signés par tous sans rencontrer d'opposition ou de mauvais vouloir; et que, lendemain on fête le bon succès du concile par un dîner splendide, où furent invités tous les pères composans le dit concile. Où sont donc la discussion et le desaccord? où la guerre des passions, où les intrigues?

Il est bien probable que ces mensonges ont leur source dans les justifications répétées à Beyrout par son evêque, qui, ayant été, par des motifs canoniques, interdit de ses fonctions épiscopales par le concile même, ne manqua pas de jeter par des voies bien peu en harmonie avec sa dignité, le blâme et le ridicule même sur les actes et les décisions du synode patriarcal. Ce n'est pas pour relever de pareils bavardages, qu'on a trouvé juste de répondre à l'article de la correspondance, mais seulement pour détromper les impartiaux lecteurs, et en même temps rendre à la vérité tout son éclat.

EXTERIEUR.

REVUE POLITIQUE.

Le Message du président de la République française continue à défrayer la polémique des journaux de France; les uns l'approuvent, les autres le blâment; il y en a qui se contentent de l'expliquer. A ce propos nous pouvons devoir reproduire l'opinion suivante qui appartient à l'un des plus importans journaux de Paris :

« Administrer, ce mot résume à lui seul, si nous ne nous trompons, la pensée qui a suggéré le mouvement ministériel du 31 octobre. En 1830, l'impulsion étonnante imprimée à l'administration française, a pu laisser quelque doute à sauver le pays. Il y avait dans ce souvenir une leçon et une espérance. L'effort de Louis-Napoléon, dans ses derniers actes, tend à constituer une administration unie et vigoureuse; cela nous paraît bien arrêté dans son esprit, pour la mettre au service des idées fondamentales et des différentes fractions de la majorité entre elles, comme elles les unissent à lui. La majorité et le Président de la République sont liés par des intérêts communs qui sont ceux de la société tout entière; ils le sont aussi par des services réciproques. Les hommes modérés de toutes les nuances ont tous gouvernement contribué à l'élection du 10 décembre. L'élu du 10 décembre, à son tour, leur a courageusement rendu le concours qu'il en avait reçu. Quand ils n'étaient pas la majorité dans l'Assemblée constituante, il a usé de son pouvoir avec énergie pour faire avorter le 29 janvier des tentatives de Convention ou de loup parlement, et il a ainsi déblayé le chemin qui devait conduire les hommes modérés à la prépondérance politique que le pays leur réservait dans l'Assemblée législative. Avec l'appui éclatant de ce parti, qui n'est après tout, qu'une nouvelle illustration dans cette grande lutte, le Président s'est exposé à toutes les chances d'un conflit pour résister à un courant parlementaire qui l'entraînait contre le grand courant de l'opinion nationale dont il avait le sentiment. Cette résistance produit à la cause du pouvoir, deux effets :

« Quand le Président de la République a composé la cabinet Barrot-Dufaure, nous avons rappelé qu'il avait mis les intérêts d'Etat au-dessus des intérêts de son amour-propre. Aujourd'hui qu'il a changé ce cabinet, l'abnégation doit être de l'autre côté. Après tout, quel est le motif de ce changement? C'est que les anciens ministres tenaient trop de place dans le pouvoir partagé entre le Président et son conseil. A coup sûr cette raison n'a rien de désobligeant pour eux. Si quelqu'un avait à en plaindre, ce seraient plutôt leurs successeurs.

« Le Président fonde son droit à une participation plus directe, plus ostensible, dans les actes du gouvernement, sur la responsabilité que la Constitution lui attribue. Il tient à ce que son nom ait pas seulement, à ses yeux, de l'importance, soit pour le pays et pour l'administration l'unité même du pouvoir. Cet effet pouvait être produit par deux moyens : par un ministère éclatant qui réunit dans son sein les plus grandes renommées des anciens partis. Ce faisceau de gloires parlementaires, dont l'éclat aurait pu rivaliser avec celui de Napoléon, l'eût, au contraire, fait briller comme le plus imposant symbole de concorde.

« Cette combinaison n'a pas été possible. L'autre moyen consistait à prendre, si nous osons ainsi parler, non plus un ministère, mais des individualités signifiantes. Ainsi les journaux ont attachent à tout pour remplir leurs grandes colonnes. Voici par exemple, ce que nous lisons dans le *Daily-News*.

« On a calculé que l'ancien évêque de Torth, de Manchester, père du comte Guilford, a obtenu pour lui et sa famille, en 25 ans, plus de 1 million de livres sterling (40 millions de francs) de l'Eglise anglicane. Il avait jusqu'à un âge avancé donne à tous ses enfants de riches prébendes. Un de ses fils, M. Brownlow North, qui n'avait pas voulu entrer dans la carrière cléricale, a été pourvu par son père d'un large revenu provenant encore des biens de l'Eglise anglicane. M. Brownlow North aimait beaucoup le pugilat. Il y a vingt ans, ils s'était mesuré publiquement, à Southampton, avec un lutteur de profession, et il avait terrassé son homme; le tout à peu de distance de la résidence de l'évêque son père.

Il resulte d'une sérieuse statistique publiée à Londres, que, pendant le troisième trimestre de cette année, le nombre des décès a été en Angleterre de 35,364, tandis que le nombre des naissances n'a pas été que de 13,800. Comme le célèbre des émigrants embarqués à Londres, à Liverpool et à Plymouth seulement s'élève, suivant le rapport des commissaires de l'émigration, à 46,558 personnes pour ce trimestre seulement, il en résulte que pendant cette période la population de l'Angleterre a diminué, annonçant que ce n'est pas encore présentée depuis le commencement du siècle.

La Belgique est au moins aussi calme que l'Angleterre. Son parlement vient d'être ouvert, et au lieu d'y discourir à parte de vue sur les théories gouvernementales, ou s'occupe tout bonnement des intérêts matériels. Une situation de ce pays en favorisant davantage le développement des intérêts généraux.

Les fonctionnaires les plus élevés des provinces de Bohême, de Styrie, d'Autriche, de Moravie, se trouvent en ce moment réunis à Vienne. On assure que la prochaine convocation prochaine des diètes provinciales dans toute la monarchie, la Hongrie et l'Italie exceptées. Le principe de l'égalité de toutes les nationalités étant aujourd'hui la base du système politique, on s'attend à de nombreuses exigences provinciales, tendant à renforcer l'autonomie des différentes principautés, mais le gouvernement est décidé à ne pas laisser relâcher le lien central qui réunit en un faisceau ces nationalités diverses. Il y a là un problème assez difficile à résoudre, mais on est décidé à l'aborder hardiment dans la pratique. Déjà les soldats de différentes nations qui fournissent leur contingent à l'armée, reçoivent l'instruction dans leurs langues maternelles, l'allemand restant toujours la langue du commandement.

Le général Haynau, a son arrivée à Pesth, a prononcé une amnistie pour tous ceux qui sont accusés des délits dont la pénalité ne dépasse pas

---

son jeu l'avaient fait adopter avec le plus vif enthousiasme. Ce serait, ce nous semble, une flatterie bien maladroite, que d'assurer à Mlle Abbadia que sa voix a conservé toute la puissance de son registre, toute la sonorité de ses notes, toute sa flexibilité de vocalisation; il n'en est malheureusement pas ainsi; mais ce qui restera toujours à Mlle Abbadia, c'est cette vérité de jeu qui la soutient constamment, c'est l'âme qui en a fait une artiste hors ligne, c'est cette énergie, cet élan, ce feu sacré qui révèle chez la prima donna la passion, le culte de l'art poussé jusqu'au plus haut degré. Non, Mlle Abbadia, nous le savons, avec plus sans doute ce qu'elle a été; mais il est une chose que nous ne cesserons d'admirer en elle, c'est, comme nous venons de le dire, cette expression qui en fait et en fera toujours une comédienne de premier ordre; c'est cette science musicale, ce sentiment exquis qui lui permet de jouer avec succès des plus grandes difficultés de vocalisation, et fait jaillir de son gosier fatigué les notes en perles brillantes; les trilles, les arpèges, les gammes chromatiques se pressent sur ses lèvres et en découlent en cascades pures et encore fraîches, et c'est toujours, nous le répétons, avec un profond sentiment d'admiration que nous assisterons à ce triomphe du talent et de la science. Du reste, la voix de Mlle Abbadia, bien que parfois d'une difficile émission, a conservé un charme pénétrant, une énergie sympathique qui se fait jour dans les situations importantes et intéressantes du rôle. Une émotion bien naturelle n'a pas permis à Mlle Abbadia de déployer à la première représentation toutes les ressources de son beau talent; mais l'encouragent accueil de notre public, qui a compris que tout, chez une cantatrice aussi éminemment artiste que Mlle Abbadia, dépendait de la première soirée, lui a rendu toute son assurance, toute la passion de son jeu, un instant comprimée par cet effroi involontaire; et Mlle Abbadia, applaudie à outrance dans la cavatine *O cara tu sei*, dont son talent relève la mesquinerie et la faiblesse résultant d'un manque complet d'inspiration; applaudie dans le beau final du prologue; applaudie dans le gracieux duo *Dio rimerti la parola*; rappelée deux et trois fois dans le final du second acte, verra croître chaque soir l'enthousiasme d'un public déjà si bien disposé à son égard.

Dans notre dernier feuilleton, nous avions exprimé le désir de voir bientôt Mlle Luchini dans une nouvelle pièce, persuadé que cette seconde épreuve ne serait pas à son désavantage; nous avons acquis la preuve que nous ne nous étions pas trompé, et Mlle Luchini vient de conquérir définitivement sa place parmi les artistes aimés de notre théâtre. Le rôle de *Bonello* justifie d'une façon plus évidente encore le jugement que nous avions porté dans *Linda* sur la nature de voix du jeune contralto; pleine, vibrante, sonore, sans trop d'étendue néanmoins, elle passe des notes basses aux notes hautes avec facilité, mais non sans quelque transition brusque et heurtée qui choque si souvent dans ces sortes de voix. Mlle Luchini a dans *Corrado* un rôle important et plusieurs morceaux bien écrits; la cavatine *si vederla*, qu'elle a fort bien chantée; le duo *dite, rimerti*, où nous lui désirerons plus d'ensemble, sous le rapport de l'expression, avec Mlle Abbadia; et l'air *Tu non pensavi*, qui demanderait une exécution peut-être plus franche, plus énergique. Que Mlle Luchini mette aussi plus de fermeté dans son jeu, et les applaudissemens ne lui feront pas défaut.

Vous avez pu remarquer que M. Negrini doit enregistrer; nous l'en félicitons; et, à ce fait, il n'est pas de rôle qui soit mieux écrit pour lui que celui de *Roggero*. La voix de notre tenor n'a rien perdu de son volume et possède toujours ces belles notes dont l'énergie vibrante fait trembler les cœurs; mais nous ne saurions de donner ce conseil à M. Negrini: qu'il en modère et adoucisse l'émission; autrement il est impossible qu'il ne finisse par en altérer le timbre si pur et si sonore; plus de chant et moins d'éclat. Que M. Negrini se pénètre bien de la vérité de ce conseil, et nous lui prédisons que le survre pour l'étude des grands maîtres, par une assiduité incessante à dompter la puissance fougueuse de son organe, et il verra que le succès lui sera plus constant et lui coûtera moins de frais. Quant au rôle de *Roggero*, M. Negrini le remplit aussi bien que possible; entraîné par le jeu électrisant de Mlle Abbadia, il s'est vite mis à l'unisson de cette grande actrice. Il chante avec infiniment de goût la romance *la tua bocca*, intercalée dans la cavatine de la prima donna; le final du prologue a été enlevé par les deux artistes au milieu des applaudissemens; nous en dirons autant du duo tenor et baryton *Io l'amava*, qui semble en vérité avoir été écrit pour MM. Negrini et Bencich. Nous consillerons seulement à M. Negrini de changer ce laid vêtement de pelerin orné d'écailles d'huîtres, et cette barbe grise qui le dédigure, contre un véritable vêtement d'opéra, à capichon, ce qui le dispenserait de la barbe postiche.

Nous avons épuisé à l'égard de M. Bencich toutes les formules de l'admiration, et nous ne savons plus que dire pour louer, dans ce nouvel opéra, la beauté de son chant, le goût de son jeu, le talent et l'énergie de son jeu; tout y est bien, très-bien. M. Bencich gagne chaque jour, et chaque jour il augmente l'enthousiasme du public; nous ne flattons pas, nous disons la pure, la *vraie* vérité; ce n'est pas à nous qu'il faut s'en prendre, si elle se rapproche de l'exagération. M. Bencich nous l'avons dit et nous le disons encore, ferait bon ronflement sur une des grandes scènes de l'Europe; il y serait applaudi comme nous l'applaudissons chaque soir, lorsqu'il chante le magnifique morceau *L'amo qual l'ama*; le trio *Fuggiamo*, dans lequel il est, du reste, très bien secondé par Mlles Abbadia et Luchini; enfin, pour tout dire, le duo *Io l'amava*, plein d'une tristesse poignante, dont l'expression glace le cœur. M. Bencich fait de plus preuve (qu'on nous pardonne ce mince détail) d'un grand goût et d'un profond respect pour la vérité historique; dans le choix de ses costumes qu'il porte avec noblesse et dignité.

Mme Mignani, MM. Zocchi et Basi s'acquittent convenablement des petits bouts de rôle qui leur ont été confiés. Les chœurs marchent bien; celui d'introduction qui rappelle une chanson napolitaine fort connue, celui du deuxième acte *Udite! Oh! scorno*, qui abonde en réminiscences, laissent peu de chose à désirer. Le chœur gracieux et d'une originalité toute orientale, *O vago fior*, demanderait plus de voix blanches.

L'orchestre commence à s'habituer à son habile et nouveau directeur, M. Morganti. N'oublions pas non plus dans nos éloges M. Gustelli dont le zèle actif autant que possible la mise en scène de cet opéra qui, nous le croyons, est appelé à un grand et durable succès.

Les costumes sont aussi frais, aussi historiques que l'on voudra; n'en parlons plus. Signalons en passant l'apparition de deux nouveaux fauteuils, successeurs de ces illustres sièges de l'année dernière.

Passons aux décorations. Le public, notre maître à tous, les a longuement et chaleureusement applaudies; nous devons nous incliner devant sa decision, bien qu'elle ne soit pas unanime. Nous conviendrons même que les six nouvelles toiles de M. Merlo ont dû lui coûter énormément de temps et de couleurs; de temps, pour rechercher le beau idéal qui devait ravir et patient dans lequel nous ne le suivrons pas) les étendards et banderolles en usage dans ces siècles chevaleresques; de couleurs, pour en barioler les murs et les piliers de la salle d'armes du premier acte avec une aussi magnifique profusion. Nous le répétons encore, ce sont là des merveilles que nous devons aux sympathies du public, que M. Merlo pousse parfois jusqu'à l'abus l'emploi des cavrès bigarrés (rouge et blanc, par exemple) en fait de tapisserie; nous demanderons aussi, en vue de notre instruction, dans quel pays fleurissait ce luxe de rideaux gigantesques, dans lesquels d'un si bel écarlate, qui composent à elles seules, au dernier plan, le jardin de la même toile. Le cabinet du seconde acte est bien touché; le jour, filtrant à travers les vitraux coloriés, produit un effet de lumière fort bien senti et parfaitement traité. Les tombeaux des ancêtres du duc sont d'un bon effet, avec restriction pour le paysage et le ciel. La tente qui forme la cinquième toile ressemble fort à la tente d'Attila repeinte et mise à neuf. La dernière décoration, qui représente un intérieur de cloître, est remarquée des éloges; une observation seulement: nous n'approuvons pas ce Christ placé au second plan; il n'ajoute rien aux convenances de la mise en scène, et nous n'applaudissons à cette exhibition profane de choses saintes qu'autant que l'intérêt dramatique l'exige. Du reste, nonobstant ces quelques observations, M. Merlo a produit six bonnes toiles qui ont dû lui donner beaucoup de peine; nous nous associons (en partie, entendons-nous), aux applaudissemens du public et souhaitons sincèrement que notre scénographe continue toujours ainsi; notre tache nous en sera plus légère et plus agréable : la critique *quand même* ne peut plaire

G. Nouvis fils.